

# BISOUS ET DÉMOCRATIE

*Qu'en est-il de cette utopie qui s'appelait éducation populaire ? Aujourd'hui, elle est surtout définie comme une formation professionnelle, une manière de trouver du boulot. Il y a quarante, cinquante ans, c'était tout à fait autre chose.*

**BRIAN** — À l'origine de l'éducation populaire, il s'agissait de créer un autre concept du sens même du travail ; puis de transformer la nouvelle réalité des loisirs de masse ; et enfin, d'élargir la participation démocratique, d'inventer une véritable démocratie populaire. Aujourd'hui, à Ne Pas Plier, c'est ça qui nous importe, l'élargissement de la démocratie. C'est dans les luttes pour faire valoir les droits de gens exclus à la fois de la vie économique et de la représentation politique qu'on retrouve le désir de l'éducation populaire.

Ce que nous pouvons faire à l'association, c'est un travail sur les formes de l'expression, sur les techniques pour rendre visibles les luttes, et sur les moyens de les articuler entre elles ; et c'est par là qu'on arrive au problème de comprendre la société, sa complexité, ses rouages, pour mieux influencer là-dessus. Mais en même temps, pour que ce travail soit efficace – car il

nous faut des moyens, donc des coproductions – nous essayons de transformer les institutions culturelles, c'est-à-dire les lieux consacrés à l'expression, pour leur faire admettre l'expression précise d'une conflictualité politique, qui montre ses liens au réel et qui implique des personnes dans des situations courantes. Notre utopie aujourd'hui, c'est que les gens puissent éduquer les institutions.

**LUC** — Là où je travaille et où je milite – à la fondation Travail et université – on a une définition de l'éducation populaire très proche de celle que tu viens de dire : c'est l'éducation dont le peuple est sujet et non objet. C'est la dimension culturelle de l'action collective. Donc, en terme historique, je préférerais me référer à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand une fraction du mouvement ouvrier se demande s'il faut vraiment envoyer les enfants du peuple à l'école de la bourgeoisie. **Ce qui est en jeu, c'est la création d'un autre imaginaire social, d'un autre imaginaire de la société dont on puisse être sujet collectif.** En terme scientifique, ça veut dire qu'il y a une épistémologie sociale contre une autre épistémologie. Par exemple, pour moi, un des projets de l'éducation populaire est de contester qu'il puisse exister une science de l'économie séparée de la société, donc de faire naître une socio-économie.

C'est ce qui se joue à ce moment-là dans l'invention de l'économie sociale, dans la création des coopératives, des mutuelles et des syndicats. Donc, la première œuvre de l'éducation populaire a été la création des formes institutionnelles de la lutte politique à travers le syndicalisme, la mutualité, les coopératives. Il n'existe pas à ce moment-là de mouvement culturel autonome, propre, parce que le travail de la culture est conçu comme une dimension de la lutte politique et de la création

socio-économique. Cette très vieille idée et cette très vieille pratique sont à mon avis aujourd'hui plus que jamais un enjeu de lutte, parce que dans les 20-25 dernières années, le capitalisme même est devenu culture et mobilise massivement ses définitions à lui de la connaissance et de la culture. Donc, beaucoup plus qu'il y a un siècle, la dimension culturelle de la lutte sociale et politique est la dimension essentielle : la manière de déménager les problèmes, de les construire autrement est le principal enjeu.

## LE CAPITALISME EST CULTURE !

**BRIAN** — Mais il y a des blocages aujourd'hui, qui sont très évidents. L'éducation populaire, dans son versant culturel, a été investie à la fois par des puissances directement capitalistes – la pub, les industries culturelles – mais aussi par l'État, dont les intentions de départ peuvent être bonnes mais qui a souvent pour effet de rendre impossible l'avènement de la lutte sociale dans les institutions, à cause de sa volonté de pacification. Dans les beaux discours, les institutions culturelles devraient permettre le développement d'une meilleure société, alors que dans les faits, ça arrive à neutraliser tout ce qui est un peu difficile, tout ce qui affronte le réel.

**LUC** — Et ce qui est dur pour la tradition de l'éducation populaire, c'est qu'il faut concevoir la démocratie culturelle comme un combat contre la démocratisation de la culture, dont le principal opérateur aujourd'hui est le marché. **Il faut interroger la division du travail de la culture** : il y en a qui produisent, d'autres qui transmettent, qui diffusent, et puis ceux qui, quelque part,

consomment ou utilisent. Aujourd'hui, le problème est de subvertir cette division-là du travail, de la remettre en cause. Le problème n'est pas de donner accès au savoir mais de construire des connaissances et de la culture différentes dans les conditions sociales nouvelles, d'essayer de faire face à ce qu'on doit appeler, bien au-delà de la crise de la représentation sociale et politique, la crise de la représentation culturelle. **Comment pouvons-nous échanger durablement, de manière stable, une autre représentation du monde ?** Ça me paraît devenu un immense problème d'imaginer qu'on puisse disposer de représentations stables et durables du monde.

**GÉRARD** — L'idéologie de la publicité apporte sa part de représentation de l'ordre établi, des relations sociales conformes. Pour combattre cette illusion, **il nous faut interpréter le monde et actualiser cette interprétation au cœur des luttes.**

Par exemple, nous avons réalisé à Ne Pas Plier un char, pour les manifs avec les chômeurs de l'Apeis, sur la mondialisation du capital, donc avec des notions assez complexes sur l'économie. Ça nous paraît indispensable d'affronter la complexité, encore faut-il en avoir donné le désir. Nous avons été étonnés de l'intérêt des gens, démunis de connaissances économiques, qui prenaient le risque d'affronter cette complexité parce qu'ils étaient en confiance, ensemble au sein d'une manifestation.

## LEÇONS DE CHOSES

**MALIKA** — Aujourd'hui, si je devais parler d'éducation populaire, je ne sais pas ce que c'est. Je fais partie d'une génération pour qui l'éducation populaire reste un mot ancien. Il y avait des facs ouvertes à un moment donné, qui sont fermées. **Il n'y a pas d'endroit où des gens comme moi, qui ont loupé le coche, peuvent aller étudier.**

Aujourd'hui la pub est un des plus grands vecteurs d'idées, c'est ce qui est le plus regardé. Je ne sais pas si vous vous rappelez la pub pour Adecco, cette entreprise de travail temporaire : "Tant de millions de missions d'interim, ça ne change pas le monde mais ça y contribue." Ça a fait un scandale à l'Apeis. On a cherché le chiffre d'affaires d'Adecco – 23 milliards de francs – et on y a fait une descente, avec occupation des locaux et débats avec leurs cadres. On a convenu qu'on était incompatibles, qu'il ne pouvait y avoir d'entente entre nous. Pour les copains de l'Apeis, ça a servi de leçon ; cette incompatibilité a mis en relief des savoirs et permis de poser l'état des lieux, de mettre à plat la complexité. C'est vrai que quand on est au chômage, on a besoin de passer par une boîte d'interim, mais une boîte d'interim aujourd'hui se fait du beurre sur nous.

Donc, à l'Apeis, la connaissance, c'est à travers l'expérience, des "leçons de choses" : après une action sur le vif, on fait le point, on réfléchit et on revient sur ce pourquoi on l'a fait, ce qu'on a vu et comment on continue, comment

on franchit d'autres étapes pour être plus lisibles. Mais souvent on dit à Gérard : "On est sacrement seuls". Pour arriver à tout ça, pour recréer réellement une éducation populaire qui soit digne de ce nom, il faut recréer des lieux de rencontre. Ça devient urgent. Sinon, on crève ; **on a absolument besoin de recréer des réseaux où il y ait de l'information, où on puisse prendre du recul, où il y ait des échanges pour qu'on puisse apprendre.** Mais qu'est-ce qu'il faut apprendre ? Par exemple, pendant des années, on a passé notre temps dans les occupations d'Assedic où on apprenait les textes sur l'assurance chômage aux chômeurs qui étaient là, et on les distribuait. Et la fois d'après, à un rendez-vous, le copain ou la copine disait : "Moi, j'ai droit à ça" ; il avait compris, il avait intégré. Ça, c'est de l'éducation populaire, mais ça a ses limites. Et aujourd'hui, on a aussi des cadres à former, des gens qui sont appelés à prendre des responsabilités.

**GÉRARD** — C'est le principal handicap dont on se rend compte dans les mouvements : l'expérience se transmet au sein des luttes, mais elle n'est pas suffisante en qualité d'enseignement. Donc ça devrait se croiser avec des connaissances théoriques. Mais les théoriciens sont trop souvent absents. **J'ai compris avec l'Apeis qu'il fallait accompagner aussi bien les images que les idées, physiquement.** Il faut être présent sur le terrain des luttes à un moment donné ; il y en a qui peuvent s'en abstraire quelquefois, mais je



## La galère du chômage

Réalisée pour la manifestation du 1er mai 1996, la galère du chômage est un espace mobile d'information (deux "parenthèses" de 10 x 2,5 mètres) permettant d'exposer des créations, des informations écrites, graphiques et chiffrées. Le thème développé est "le chômage, la précarité et la mondialisation du capital". Le but est de fournir des clefs d'accès aux savoirs spécialisés, des outils de compréhension et d'émotion. Il s'agit d'abolir les barrières entre "ceux qui savent" et "ceux qui voudraient savoir", de donner le désir d'apprendre, de montrer que la production du savoir est inséparable de sa transmission. Ce char a été réalisé grâce à la complicité militante d'artistes et d'artisans, avec l'association Apeis, association de lutte contre le chômage et la précarité.

crois qu'ils auraient intérêt à faire au moins des aller-retour.

**MALIKA** — Aujourd'hui, les chercheurs ont la même attitude que les télévisions vis-à-vis d'associations comme la nôtre. Que ce soit les sociologues ou autres, on est invités à tous les débats possibles et imaginables ; mais on est seulement invités à des débats. On y va pour témoigner, on sert leur réflexion, mais eux n'enrichissent pas la nôtre. C'est comme les journalistes qui nous appellent pour nous dire : " Vous n'avez pas en stock un chômeur de tel âge, une nana qui ne soit pas beur ? "

## QUESTIONS D'ACTEURS

**ANTONIO** — Nous, ce qu'on essaie de faire au CRIPS, c'est de l'éducation pour la santé. Les campagnes ministérielles ou celles des principaux organismes de prévention sont faites par des agences publicitaires. Ces agences élaborent des messages qui visent des cibles. Au CRIPS nous sommes partis dès le départ sur une base différente qui était la participation. Par exemple, quand nous intervenons dans les bahuts, il ne s'agit pas de faire un cours sur le sida. Plutôt que de partir d'un savoir, nous démarrons d'un questionnement qui est celui des jeunes, et au lieu de répondre de l'extérieur de manière scientifique, nous leur renvoyons leurs questions. C'est le groupe qui va réfléchir à trouver une réponse. Dans l'éducation, on voit souvent raison. Moi, je pense que dans l'éducation, il y a aussi plaisir, jouissance.

C'est quand même par l'émotion, par l'art, qu'on fait passer plein de choses. De l'émotion avec du plaisir, parce qu'une question, ça peut exciter, ça peut donner du plaisir, ça incite à réfléchir. Ici même, à Ne Pas Plier, nous avons fait un concours d'affiches : sur un

*Moi, je pense que dans l'éducation, il y a plaisir, jouissance.*

*C'est quand même par l'émotion, par l'art, qu'on fait passer plein de choses.*



À l'occasion de la Journée mondiale du sida, le 1er décembre 1995, le CRIPS (Centre régional d'information et de prévention du sida) lance un concours d'affiches **Images contre le sida** dans le prolongement de 3 000 scénarios contre un virus. Un stage a été organisé pour les 10 lauréats dans les locaux de l'association NE PAS PLIER, afin de leur permettre de finaliser leur projet. Une semaine de connaissance, de travail collectif d'initiation aux techniques et de réflexion sur l'image, ses implications artistiques, graphiques et sociales. Pour cela, des graphistes, des photographes, un historien d'art, une sémiologue, un médecin, un imprimeur, un photographe et l'équipe du CRIPS ont partagé leurs connaissances.

thème comme le Sida, en trois mois, il y a eu 4 717 réponses d'images, ça prouve que si on demande aux gens de participer, ils sont prêts. Et quand des personnes font une image, elles en parlent autour d'elles, elles la montrent autour d'elles, à leurs parents, amis, collègues, et ça sensibilise autrement que si Séguéla fait une affiche et qu'on la met au mur. **Le problème de beaucoup d'images publicitaires, c'est qu'elles sont tellement pleines que tu peux rien y mettre, en tout cas rien de toi-même.** Le vide permet que chacun puisse y mettre des choses à lui. Il y a une personne qui a fait un carré vide avec cette phrase : " *Le Sida, à vue d'œil, on voit rien !* " Tout le monde a compris que c'était un message autre qu'un message publicitaire. Cette personne était très concernée par le sujet, elle nous a envoyé une image de pure abstraction où chacun pouvait y mettre son interprétation, son émotion.

**GÉRARD** — Les dix personnes qui ont été retenues pour ces images ont gagné une semaine de connaissance, du travail avec Ne Pas Plier, ce qui était super ; c'était un bonheur pour nous. Nous

avons organisé ce stage avec une sémiologue, un épidémiologiste, un historien d'art, des médecins, etc. Ces personnes ont reconsidéré leur projet, elles ont échangé à partir de leur problématique, collectivement. Nous mangions tous les midis ensemble ; à table, ça décoincitait des choses. Et voilà des gens qui ont expérimenté la connaissance comme un sujet de plaisir, ils ont accepté que le lot d'un concours soit un temps de connaissance, c'était extraordinaire. Ils ont progressé par l'échange, c'est pour nous un souvenir magnifique.

**ANTONIO** — Tout à l'heure on parlait du peuple comme sujet : j'ajouterais acteur. Pour nous, l'éducation c'est aussi d'être acteur de sa communication. C'est pour ça que nous avons lancé un autre concours : nous avons demandé à des gens d'écrire des scénarios qui seront retravaillés par des professionnels avec les auteurs présents. Les auteurs seront là aussi sur les tournages, ils participeront et ils pourront donner leur avis. En même temps, les professionnels seront là pour finaliser l'idée, la faire aboutir. Je ne crois pas non plus au fait de dire : " *Puisque c'est fait par des citoyens, ça peut être envoyé aux citoyens tel quel* " **Il y a une médiation qui est importante. Si nous avons quelque chose à faire et à dire en terme d'éducation, c'est : on ne fait pas pour les gens, sur les gens, on fait avec les gens.** Le public est sollicité, ses idées sont amenées jusqu'au bout.

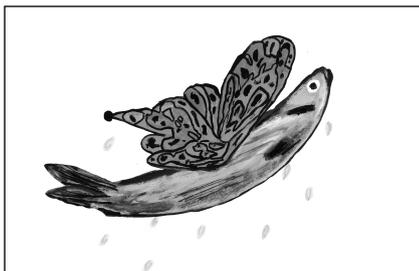
## RISQUER LA PAROLE

**MALIKA** — Nous, on fonctionne beaucoup avec la parole. Par exemple, la semaine dernière, on a un groupe qui est parti en vacances – pour des chômeurs, partir en vacances...

Dans le groupe, il y avait une jeune nana de 27 ans, c'était la première fois qu'elle partait en vacances, avec ses deux gamins ; elle ne savait pas ce que c'était qu'une journée de vacances, y compris dans son imaginaire ; elle ne pouvait pas se l'imaginer. Elle revient au bout d'une semaine, épanouie, et elle me dit : " *Tu sais Malika, j'ai compris pourquoi il fallait que je cherche vraiment du travail.* " Je lui demande pourquoi, et elle me dit : " *Pour pouvoir partir en vacances.* " Ça peut paraître fou, mais

c'est vachement subversif, sur la place du travail, la place de la vie...

**GÉRARD** — Mais en même temps, nos vacances interrogent notre travail. Tout le problème est de savoir comment on peut exercer dans la durée diverses activités dans lesquelles on peut s'épanouir. Le risque de cette jeune femme, c'est qu'elle aura compris qu'elle doit subir un emploi qui la fait chier, parce qu'il y aura un bonheur à la clé.



## Faim de tout

A la demande du Conservatoire d'arts plastiques de la ville de Fresnes, Gérard s'est trouvé confronté à la prison, pour réaliser un travail avec un groupe de détenus. Un atelier sur l'expression personnelle reproduite sur un jeu de 9 cartes postales édité à 5000 exemplaires et diffusé dans et hors les murs. "Ce qui m'a intéressé était de pouvoir faire sortir la violente douleur qui est dans la prison. Et par une forme de création où les prisonniers parlent pour eux-mêmes..."

Ce sont souvent des personnes d'origine défavorisée, qui ont une double difficulté, parce qu'exprimer sa personnalité suppose beaucoup de connaissances... Il y a évidemment beaucoup plus de pauvres que de riches en prison où cette hiérarchie des moyens économiques est reproduite et tolérée comme dans la société... Si on arrive à créer plus d'humanité dans une prison, on crée plus d'humanité dans toute la société."

**MALIKA** — Mais ce qui est intéressant, c'est qu'elle, elle te dit ça. Et après, je discute avec un pote qui était dans une merde noire – 3,75 F pour bouffer jusqu'au 10 – le mec parle, c'est un militant. Et il me dit : "Là, je suis prêt à accepter n'importe quel boulot ; mais comprends bien que pour un travail physique, ils ne vont pas me faire bosser 39 heures ; ça fait des années que je suis au chômage, j'ai envie de pouvoir vivre mon temps." Il se dit des choses qui interrogent tout.

**GÉRARD** — **Ce qui est important, c'est que cette jeune femme ose exprimer son point de vue. Le problème c'est où, dans cette**

**société, elle peut exprimer cette parole publiquement, dans quel endroit elle peut publiquement dire : "Moi je voudrais un boulot pour me payer des vacances, parce que c'est des vacances qui me plaisent."** Elle ne peut en parler nulle part, sauf au sein d'une association de chômeurs. Et le jour où elle le dira ailleurs, ce sera exprimé par des gens qui vont filtrer sa demande et la remettre dans le code médiatique faussement humanitaire qui nous bassine de partout... Par quoi peut-on remplacer ces différentes techniques manipulatoires de communication ? Au sein de quelles instances démocratiques ?

**LUC** — Il y a trois ans, j'étais impliqué dans une opération expérimentale lancée par le Fonds social européen. La démocratie européenne voulait rencontrer les travailleurs sans emploi pour voir ce qu'ils pensaient. Ils ont donc financé une petite équipe, qui elle-même a pu mobiliser des moyens essentiellement culturels, du genre ateliers d'écriture, interventions théâtrales, etc., en lançant vers des "opérateurs d'insertion" comme on dit, qu'il y avait cette équipe disponible qui pouvait circuler à travers tout le pays. On a lancé l'affaire et ça a remarquablement marché ; plus de 300 groupes se sont mis au travail culturel. Mais à peine avait-on lancé l'affaire, qu'on était interpellés par des travailleurs sociaux du champ de l'insertion, qui ont dit : "Et nous ? C'est bien d'offrir un champ d'expression et de réflexion à des travailleurs sans emploi, mais nous, on n'en peut plus." Donc, on a ouvert un deuxième espace qui était l'espace d'expression des travailleurs sociaux. Et c'est entre ces deux espaces que les choses ce sont vraiment jouées. **Les uns et les autres ont pu concevoir que la libération de la parole de chacun était la condition de la parole de l'autre puisqu'ils étaient pris dans un réseau de relations qui produisait en soi du silence.**

## EST-CE À MOI DE LE FAIRE ?

**GÉRARD** — Il y a une pensée à toi, Luc, que j'ai beaucoup sortie à des élus qui n'ont toujours pas pigé, alors je me demande si c'est moi qui n'ai pas bien

compris : " **Il faudrait que les élus fassent une demande politique à la population, et qu'ils écoutent les offres culturelles en retour.**" Quand j'ai dit ça, un élu m'a répondu : "Pourquoi tu dis ça, on écoute. J'arrête pas de demander aux gens ce qu'ils veulent, c'est ça la démocratie." Non, la démocratie c'est pas de demander toujours ce qu'ils veulent. Ça, c'est la démission du politique.

**Comment veux-tu que les citoyens puissent jouir de leur responsabilité et prendre une position d'autonomie par rapport à un quelconque sujet – l'éducation des gosses, le chômage, leur environnement, etc. – si les élus qui sont là pour ça sont le symbole même de la démission de la pensée critique ?**

**LUC** — Je vais raconter une histoire pour répondre. C'est une histoire que j'ai vécue avec Marc Pataut, ce n'est pas tellement loin. C'était à Aix-en-Provence où Marc avait fait un travail pour l'association des Deux Ormes. C'était un reportage sur l'absence ou le déficit d'espace public de la banlieue d'Aix. Je suis là le jour où on dévoile l'exposition devant des élus et des groupes de la population. Il y a un élu qui fait le tour de l'exposition et qui tombe devant une photo ; il devient de plus en plus rouge, très en colère ; c'était le maire adjoint ; et il dit : "Je ne reconnais pas mon quartier, ces photos, c'est des trahisons." Et puis à un moment donné, il s'arrête devant une photo et il dit : "Voilà, ça, c'est dégueulasse." On voit deux femmes tendrement accoudées l'une à l'autre, debout sous la pluie, manifestement dans une absence d'abri et de banc. Et l'élu dit : "C'est vraiment un mauvais procès, c'est dégueulasse, j'avais mis un abri et des bancs ; il y a un SDF qui est parti avec un banc, c'est vraiment tous des salauds ; et les autres bancs, je les ai enlevés, parce qu'il y en avait une pétition des vieux qui disaient que le bruit de succion des bisous des jeunes sur le banc, c'était dégueulasse, que ça laissait des traces, etc. Donc j'ai enlevé les bancs. Maintenant, vous m'engueulez avec vos photos, je vais mettre des bancs." Et ce jour-là, j'ai compris quelque chose. J'ai dit : "Est-ce que vous pensez que votre métier c'est d'enlever et de placer les bancs ?" Il dit : "Oui, j'ai été élu pour placer et enlever des bancs." J'ai dit : "Non, ça c'est l'Ancien Régime, c'est du temps où

on faisait semblant de croire que la société était simple, que les divisions sociales étaient simples, et qu'il y avait quelques-uns très compétents qui émergeaient du lot et que l'on choisissait. On se racontait cette histoire-là quand on était petits. **Moi, je pense que votre métier n'est plus de placer et d'enlever des bancs, votre métier est peut-être de mettre les jeunes et les vieux en débat sur la qualité des bisous et le bruit, la succion et tout ça.**"

Alors il a dit : "Ah, j'ai compris, je crois que vous avez raison : je vais faire un référendum ! – Non, ce n'est toujours pas ça." "Comment ce n'est toujours pas ça ? – Non, vous aurez un tiers pour les bisous, un tiers contre les bisous, et un tiers qui s'en fout des bisous, et voilà, vous ne serez pas plus avancé, vous serez bien emmerdé avec votre référendum." Alors il me dit : "Qu'est-ce que je dois faire ?" Je dis : "Proposez la structuration d'un débat public, c'est-à-dire une mise en délibération, une mise en représentation de ce qu'est l'amour, de ce qu'est la coexistence, de ce qu'est la vieillesse, la jeunesse dans ce

quartier." Là-dessus, il n'a pas été con, il a dit : "Peut-être, mais est-ce à moi de le faire ?" J'ai dit : "Ça, on peut en discuter. **C'est peut-être pas à vous de le faire, mais c'est à vous de le commander, et de le commander à des gens libres, une commande libre.**"

C'est clair que ce n'est pas l'opinion immédiate qu'il faut saisir, ce que fait un référendum. Ce dont il faut accoucher, c'est des représentations, des représentations de l'amour, de l'autre, de la coexistence, de l'espace public. Ces représentations-là, c'est effectivement par les moyens d'une action culturelle et artistique qu'on peut le mieux les construire, pas les capter mais les construire, parce qu'elles sont disponibles dans l'expérience, mais il faut les accoucher. Voilà, à mon avis, ce qui peut émerger aujourd'hui comme concept nouveau d'action publique : **c'est que gouverner, c'est conduire de l'action collective dont on n'est pas maître.**

*Le 30 juin 1999,  
à Ivry-sur-Seine*

*Ce dont il faut  
accoucher, c'est  
des représentations,  
des représentations  
de l'amour, de  
l'autre, de la  
coexistence,  
de l'espace public.*